



HAL
open science

La construction d'une réalité plus souple. Des modes d'action dans la précarité

Vanessa Stettinger

► **To cite this version:**

Vanessa Stettinger. La construction d'une réalité plus souple. Des modes d'action dans la précarité. Déviance et Société, 2003. hal-01620596

HAL Id: hal-01620596

<https://hal.science/hal-01620596>

Submitted on 23 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La construction d'une réalité plus souple des modes d'action dans la précarité

Vanessa Stettinger

Démunis d'importantes ressources nécessaires à la vie en société, les individus en situation de précarité ont besoin de trouver dans leur quotidien des subterfuges pour alléger le poids des contraintes sociales. Par des modes d'action particuliers, ils construisent une réalité plus souple qui leur permet de conjuguer leurs faibles ressources et les exigences de la vie sociale. Ces individus sont conscients que ces modes d'action sont sanctionnés et marginalisés socialement, mais pour eux cette vie est provisoire, et ils espèrent un jour vivre comme « tout le monde ».

Mots-Clés : PRÉCARITÉ – PAUVRETÉ – CONTRAINTES SOCIALES – MODES D'ACTION – MÉCANISMES DE FUITE – RECONNAISSANCE – NORMALITÉ

C'est lors d'un travail d'enquête de terrain que je me suis approchée de vendeurs de journaux de rue dans le métro parisien et de leurs réseaux de relations (Stettinger, 2001). Le temps passé avec les personnes rencontrées sur le terrain m'a permis de pénétrer dans leur quotidien et d'apprendre beaucoup sur les conditions d'existence et les manières d'être dans la précarité. Je suis rentrée dans un univers social que l'on côtoie tous les jours, mais qui nous est, le plus souvent, inconnu.

Très vite, il m'est apparu que la meilleure façon de s'approcher de ce monde social, si hétérogène et si complexe, était de donner la parole aux acteurs sociaux eux-mêmes. L'observation était le seul moyen, à mon avis, qui pouvait me permettre d'appréhender leurs expériences vécues, les relations qu'ils entretiennent entre eux, les comportements qu'ils adoptent face aux différents publics qu'ils côtoient tout au long de leur quotidien et leurs modes d'adaptation aux situations auxquelles ils sont confrontés. J'ai cherché à cohabiter avec les personnes rencontrées pendant leur travail dans le métro, mais aussi pendant les moments de pause et de détente, dans des lieux publics - les cafés - ainsi que dans leur foyer, lorsqu'elles en avaient un. Il est important de préciser que je ne me suis pas située dans une perspective strictement interactionniste, qui m'aurait amenée à prendre en compte le sens donné à une relation uniquement au moment de l'interaction. Dans le face-à-face de la vie quotidienne, il y a une dimension structurelle, des contraintes qui organisent différemment la vie des gens, selon les ressources, de toute sorte, dont ils disposent pour y faire face et s'y adapter.

C'est dans le métro que j'ai rencontré le plus de personnes. Outre les quarante personnes, environ, avec qui j'ai eu un contact plus prolongé, j'ai fait aussi de nombreuses petites rencontres rapides, qui ont duré parfois quelques minutes et parfois quelques heures. Dans le cadre des rencontres avec les habitués du métro, j'ai assisté également à des réunions organisées par certains vendeurs de journaux et des mendiants qui tentaient de créer une association de défense contre la RATP, qui voulait empêcher la vente des journaux et interdire la mendicité dans les rames du métro.

J'ai fréquenté plusieurs cafés avec les personnes rencontrées, mais mes observations se sont plutôt déroulées dans le café d'Élisabeth et Denis, fréquenté par Françoise, une

vendeuse de journaux de qui j'étais très proche¹. Dans ce café, j'ai noué des liens avec une quinzaine des personnes, pour la plupart des habitués. Même si ce café est un endroit public, où les gens, en somme, ne font que passer, il y a une ambiance bien différente de celle du métro. Dans ce café, les gens peuvent être entre « eux ».

Les personnes dont j'étais très proche m'ont ouvert leur maison. En rentrant chez elles, j'ai pu observer leur vie de famille, et connaître leurs réseaux de relations proches.

Cet important travail empirique m'a permis de cerner la vie de ces personnes. Elles ont en commun l'instabilité de leurs relations² et la faiblesse de leurs ressources³. Avec de faibles ressources matérielles et symboliques, ces personnes vivent écartelées entre la recherche d'une vie meilleure, plus supportable, et la soumission aux règles de conduite jugées nécessaires pour la vie en société. L'idée qu'elles se font de la façon légitime de se conduire en société n'est pas souvent la leur, et leur manque de ressources ne leur permet pas de vivre la « vraie vie » telle qu'elles se la représentent. Mais contrairement aux *naufragés* de Patrick Declerck, qui *ont cette hautaine noblesse de ne plus (...) croire au progrès, aux lendemains chantants des efforts collectifs, à l'avenir de l'homme* (Declerck, 2001, 15), ces personnes, à travers leurs modes d'action, vivent dans une lutte permanente pour s'approcher d'une « vie normale », de la vie de « tout le monde ». Une façon d'agir qui est liée à leur vie passée (*habitus*), à leur vie à l'époque où je les ai connues et à leurs espérances subjectives.

La notion qui me semble la plus adéquate pour définir leur situation est celle de la précarité, et pas tout simplement celle de la pauvreté, ou celle de la *vulnérabilité* employée par R. Castel pour classer les personnes vivant dans une situation de *désaffiliation*, dans laquelle se conjuguent la précarité du travail et la fragilité des supports de proximité (Castel, 1995). La *vulnérabilité* et la *désaffiliation* sont des concepts qui permettent d'analyser des processus sociaux divers (d'exclusion sociale, de paupérisation, de précarisation) alors que la précarité désigne davantage un mode de vie qui évolue avec les normes sociales en vigueur.

La précarité, définie en partie par le sentiment d'instabilité de ceux qui la vivent ainsi que par une instabilité « mesurable » de l'extérieur, constituant une réalité collective avec des connotations objectives et subjectives, les différencie d'une population touchée seulement par la pauvreté. Les privations générées par la pauvreté n'exposent pas forcément les individus à la précarité, comme l'illustrent *les travailleurs pauvres* de Christine Lagarence et Nadine Legendre (2000, 376). Et toutes les personnes qui vivent dans la précarité ne sont pas pauvres.

Ces deux réalités - la pauvreté et la précarité - sont cependant, fortement imbriquées dans la réalité de personnes rencontrées. Mais si la pauvreté est parfois considérée comme une réalité objective, et de ce fait plus facilement observable et quantifiable que la précarité, celle-ci, malgré son caractère subjectif, est également sous-tendue par une réalité objective, possible d'être décrite et analysée.

¹ Ce café se situe à mi-chemin entre mon ancien logement à Paris et le logement de Françoise, dans un secteur populaire d'un arrondissement du sud de Paris. Quelques mois après avoir commencé cette étude, grâce à la bourse que le gouvernement brésilien venait de m'accorder, j'ai pu louer l'appartement d'un ami, situé, par coïncidence, à deux cents mètres de la maison de Françoise. L'opportunité d'être plus proche d'elle et des personnes qu'elle fréquente a joué un rôle très important dans le choix de mon nouvel appartement.

² Les liens qu'elles ont avec d'autres personnes sont souvent très fragiles, ce qui les différencie de ceux observés dans les années 1980 par J.-F. Laé et N. Murard dans les cités de transit, où une *solidarité obligatoire* primait. (Laé, Murard, 1985).

³ Ces conclusions ont été élaborées à partir de mes observations concernant leurs relations familiales, amicales ainsi que leur rapport au travail, à la question du logement, à l'État sous différentes formes et aux organisations caritatives.

À partir des modes d'action de ces personnes, je montrerai dans cet article que la notion de précarité ne désigne pas seulement un mode de vie, mais relie ce dernier à l'évolution des normes sociales. La précarité est la sanction réservée à ceux qui sont les plus dépourvus de ressources, qui n'ont pas intériorisé les normes sociales dans un contexte où celles-ci pèsent moins, où la pression sociale est moins forte, où ceux qui disposent de plus fortes ressources peuvent s'affranchir de cette pression sociale sans courir le risque d'une sanction, d'une marginalisation.

Nous verrons ainsi que, par une sorte de renversement, les personnes dans une situation précaire cherchent justement à créer un contexte social dans lequel la pression devient moins forte, le poids des obligations moins pesant, la nécessité d'affronter l'autre moins pressante. De par leurs manques de ressources, les personnes rencontrées sont bien souvent obligées de trouver des modes d'action de remplacement, et aussi des échappatoires qui leur permettent de gérer et combler certaines difficultés et frustrations vécues dans leur quotidien.

Dans l'œuvre *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Norbert Elias montre comment le processus de civilisation (qui conjugue la maîtrise de la violence et des pulsions individuelles), accompagné de la formation de l'État moderne, conduit les individus à exercer sur eux-mêmes un autocontrôle rigoureux qui n'est pas toujours facile à réaliser. D'après l'auteur, les individus mèneraient un combat intérieur qui oppose les pulsions et la partie surveillée de leur Moi. Ainsi, les normes sociales ne permettent plus aux individus de se laisser porter par leurs émotions qui doivent être surveillées, contrôlées et maîtrisées : *Les grandes peurs et les grandes joies, les grandes haines et les grandes amours sont moins extériorisées. Seuls les enfants sautent en l'air et dansent avec excitation ; seuls les enfants ne sont pas immédiatement punis lorsqu'ils ne se contrôlent pas et se comportent de manière anormale, quand ils crient en public, tremblent de peur ou de douleur, perdent leur sang-froid ou serrent les poings, frappent ou mordent l'ennemi haï. Voir des adultes, hommes ou femmes, trembler de peur, se laisser aller en public à leurs plus amers chagrins, perdre leur sang-froid, se battre sauvagement sous l'influence d'une violente excitation, a cessé d'être considéré comme normal* (Elias, Dunning, 1994 (1986), 85-86).

C'est dans ce cadre que N. Elias voit dans les activités de loisir, dont le sport, une protection pour pallier les excès que pourraient provoquer les auto-contraintes imposées par le processus de civilisation. Ces activités auraient, pour N. Elias, le mérite d'alléger le contrôle exercé sur les sentiments, tout en gardant un ensemble de codifications qui maintiendrait une maîtrise agréable des émotions : *La grande diversité des activités de loisir, et des sports en particulier, que se doivent de proposer les sociétés complexes place les individus devant un vaste choix. Ceux-ci peuvent adopter l'une ou l'autre selon leur tempérament, leurs corps et leurs besoins libidinaux, affectifs ou émotionnels. Certaines de ces activités peuvent faire naître de manière mimétique la peur et la tristesse aussi bien que le triomphe et la joie, la haine aussi bien que l'affection et l'amour. En permettant à ces sentiments de se décharger à l'intérieur de leur cadre symbolique, à l'intérieur du contexte mimétique d'une pièce de théâtre ou d'un concert, d'un tableau ou d'un jeu, elles soulagent les individus des contraintes qu'ils s'imposent dans leur vie de non-loisir* (Elias, Dunning, 1994 (1986), 57).

Ce qui m'intéresse plus précisément dans cette analyse de N. Elias, c'est ce qu'il montre à propos du poids des contraintes sociales sur les individus qui éprouvent en retour un besoin de trouver des échappatoires pour pouvoir mieux y faire face. Il leur faut, à un moment ou à autre, trouver des espaces où il est permis de laisser libre cours aux émotions, désirs et sentiments, trop refoulés et contrôlés dans leur quotidien, et où il est possible de trouver de la reconnaissance et de l'auto-estime.

Les mécanismes de « fuite » et de « désobéissance », que je décrirai par la suite, illustrent à quel point les exigences et les règles sociales sont plus difficiles à supporter par ceux qui ont moins de ressources. Ceux qui sont démunis de ressources fondamentales dans notre société, et qui ne rentrent pas toujours dans le moule forgé par les règles sociales, ont besoin de se faire une place. C'est dans ce contexte que la notion de malléabilité sociale dont parle Danilo Martuccelli (2001) devient particulièrement utile. L'élasticité du monde social permet l'existence d'écarts et d'issues nécessaires pour les individus. Plus ils sont démunis, plus la pression sociale est forte et plus ils ont besoin de se trouver des échappatoires.

Ces personnes ont ainsi souvent le besoin de fuir dans des rêves ou mensonges, dans l'embellissement de leur passé, dans des consommations de biens qui dépassent leurs moyens, dans la consommation des produits psychoactifs... À travers une relation particulière avec le « monde social » et l'usage de certains subterfuges, il leur est possible de fuir de temps en temps le quotidien qui souvent les accable, d'échapper à certaines contraintes et aussi de se trouver des forces, de se recharger pour poursuivre la route. Mais contrairement à ce qui se passe avec le sport ou les loisirs (Elias, Dunning, 1994 (1986)), ces « fuites », si elles sont tolérées, ne sont pas valorisées socialement et sont le plus souvent sanctionnées par la marginalité.

Ces formes d'adaptation qui seront exposées montrent *l'effort permanent pour desserrer l'étau, rompre l'enfermement - au moins en un point du cercle - maintenir une ouverture* dont parle Olivier Schwartz (1990, 376). Cependant, malgré leurs efforts et leur lutte permanente dans la recherche du bien-être, j'ai pu remarquer que dans la plupart des cas cette lutte ne permet qu'un relatif adoucissement du quotidien. Elle leur permet rarement d'échapper à leurs conditions de vie réelles. Comme le souligne D. Martuccelli, *par le biais d'un grand nombre de micro-manœuvres, le dominé renverse, neutralise, modifie, déplace la volonté des puissants. Sa passivité s'avère très active même si son action reste toujours une forme d'initiative et n'atteint jamais une forme de puissance* (2001, 139).

Rêves et mensonges

D'après N. Elias, (...) *les hommes des sociétés dominées par la science ont, parce qu'ils ont été élevés sur la base d'un certain code de savoir, une structure de personnalité qui leur permet, dans leur vie d'adulte, d'opérer une distinction relativement claire entre, d'un côté, le rêve et l'imagination, et, de l'autre, la réalité naturelle* (Elias, 1993 (1983), 97). Toutefois, en développant cette idée, l'auteur affirme que chez les enfants le jeu des rêves et de l'imagination peuvent fortement interférer avec leur réalité, *au point, souvent, de se confondre avec elle* (Elias, 1993 (1983), 97). Cependant, chez les adultes, cette distinction entre le réel et l'imaginaire se fait normalement sans problèmes, puisqu'elle est apprise et acquise à travers la vie en société. Toujours selon N. Elias, c'est uniquement dans les sociétés moins « évoluées » qu'*un niveau élevé de danger maintenait le savoir et les croyances à un niveau également élevé d'affectivité et d'imagination* (Elias, 1993 (1983), 104). Au moins, dans ces sociétés, cet aspect était-il plus présent et peut-être plus visible.

Mes observations m'amènent néanmoins à dire que l'idée de N. Elias concernant la difficulté des adultes à séparer le monde réel du monde imaginaire, n'est peut-être pas uniquement réservée aux sociétés dites inférieures. Considérée avec précaution et attention, cette idée m'a permis de comprendre certains faits observés durant le travail de terrain.

Tout au début du travail de terrain, j'ai été étonnée de remarquer qu'il n'est pas rare de voir dans le métro une personne traiter une autre de « mythomane ». Ce mot est souvent employé dans ce milieu ; ce qui a attiré mon attention. Avec le temps, j'ai compris que les gens savent qu'on ne peut pas trop croire aux histoires racontées dans le milieu, car souvent il s'agit effectivement de fabulations, du moins partiellement. En réalité, presque tout le monde est conscient du fait que les autres « racontent des histoires », ce qui n'empêche ni les uns ni les autres de continuer à fabuler et à rajouter quelques faits imaginaires à leurs histoires. Yves Le Roux a vécu sept ans dans la rue et raconte son expérience dans un livre. Il y parle lui aussi de ses *compagnons* de galère comme étant des mythomanes : *Les zonards sont mythomanes. Séparant mal le réel de l'imaginaire, ils vivent de souvenirs fictifs. La vie qu'ils racontent est la plupart du temps celle qu'ils s'inventent. À partir d'éléments réels, ils reconstruisent une sorte de version officielle qui, en principe, leur donne le beau rôle. Dans la rue, la vie n'a aucun sens, seuls leurs souvenirs, même imaginaires, en ont un* (Le Roux, Lenderman, 1998, 38). Dans la plupart des cas, ces fabulations ont comme but une auto-valorisation, une valorisation de l'histoire personnelle.

Robert, un vendeur de journaux, raconte souvent qu'il rencontre des femmes dans le métro avec lesquelles il échange son numéro de téléphone. Ces femmes sont toujours belles, riches et le désirent. Je ne l'ai jamais vu accompagné de ces femmes, et les autres vendeurs disent qu'il ne faut pas le croire, car c'est *un mythomane*. Mais ces femmes sont présentes dans sa vie, et peut-être le fait de les côtoyer pendant son travail l'aide à mieux passer sa journée. Au moins, se sent-il, peut-être, moins indésirable face aux usagers du métro et face à lui-même.

Dans une soirée au café d'Elisabeth et Denis, Françoise, une vendeuse de journaux, m'a dit que l'Abbé Pierre l'a appelée chez elle et lui a donné rendez-vous à *Emmaüs* pour discuter de l'association des vendeurs. Elle est très contente, et tout au long de la soirée, après avoir bu quelques verres, elle raconte cet événement aux personnes qui se retrouvent au café. Je suis présente le jour du rendez-vous avec l'Abbé Pierre. En arrivant nous allons voir la secrétaire qui nous dit que l'Abbé Pierre est en réunion et qu'il n'a aucun rendez-vous ce jour-là. Soudain la confusion s'instaure. Personne ne se comprend et nous partons sans voir personne.

Les épisodes de ce genre sont assez nombreux. Lisa, par exemple, racontait qu'elle a fait une école de médecine ; Pierre disait qu'il était en train de créer une association pour toxicomanes, ce qui a été démenti par ses collègues. Si la réalité est souvent accablante et si leurs histoires sont souvent dévalorisantes à leurs yeux, ils trouvent dans leur imagination les moyens de s'échapper de temps en temps de leur quotidien en le transformant, même si ce n'est que de façon provisoire, en quelque chose de plus agréable à vivre, de plus valorisant.

Outre leur imagination au service de cette transformation du quotidien, quelques personnes ont aussi des rêves concernant l'avenir. Véro et Lulu rêvent d'une maison à la campagne ; Chris rêve d'un appartement, il sait déjà comment il va le peindre et l'arranger, et sa mère n'y sera pas admise ; presque tous rêvent d'avoir un travail stable. Des rêves souvent normatifs, qui dévoilent leur désir d'être tout simplement comme le plus ordinaire des individus. Des rêves, qui ne sont pas des projets, mais qui leur permet d'affronter leur quotidien plus facilement.

À la différence des individus décrits par Pierre Bourdieu dans ses *Méditations Pascaliennes*, qui occupent la plupart du temps une position dans l'échiquier social qui convient à leurs propres espérances⁴, la vie des personnes rencontrées est remplie de

⁴ Pour P. Bourdieu les espérances subjectives confrontées aux chances objectives contribuent à façonner un *habitus* qui, en retour, délimite le contour des espérances accessibles, voire raisonnables : *Cette loi tendancielle*

moments où leurs rêves et leurs espérances subjectives dépassent toute probabilité objective. Ces espérances les placent, par la pensée, là où elles estiment que leur vie devrait être, ou du moins, la vie qu'elles vivront un jour, sans savoir que cette illusion (de penser qu'il existe une « vraie » vie qui n'est pas celle qu'on vit) les empêche de chercher une réelle issue à la précarité.

Les histoires passées, présentes

Lors de nos conversations, leur passé est souvent présent. Il y a les histoires qui sont assez douloureuses et difficiles à revivre. Cependant, il y en a d'autres qui sont rappelées d'une toute autre façon et parfois même dans un autre contexte. Ce sont souvent des histoires racontées par les plus âgés, lors d'une fête ou d'une réunion ; des histoires de vols, de crimes, de prostitution, de trafic de drogue et d'armes, de séjours en prison, de fuites des maisons de correction... Ces histoires sont racontées de façon très gaie et on a l'impression que chacun essaye d'avoir le passé le plus riche en faits et en aventures. Chacun veut paraître plus dangereux que l'autre. Dans ces moments spécifiques, ce passé marginal les valorise et est source de fierté. Les plus jeunes les écoutent souvent avec attention et étonnement, essayant aussi de raconter leurs petites aventures, comme des bagarres, des « cuites », la consommation de cannabis... Bruno, fils d'une vendeuse de journaux, dans ces moments se montre fier d'avoir un père qui a passé dix-sept ans en prison. C'est lors d'une de ces réunions que j'ai entendu pour la première fois parler de Mesrine⁵. Il est connu de tous et chacun raconte une histoire qui montre son lien avec lui. Kiki, un vendeur, a partagé la cellule de Mesrine, la copine de Mesrine a été une des « filles » de Françoise à l'époque où elle a eu son hôtel de passes. Bernard, un mendiant, a aussi croisé Mesrine dans des soirées à la *Bastille*...

Le retour fréquent de ce genre d'histoires m'étonne au début. Pour moi, il aurait été peut-être plus logique d'essayer de cacher ces histoires ou de les justifier plutôt que de les exposer et de les raconter avec fierté. Je dois avouer qu'au début elles me gênent. Mais elles reviennent souvent sur le devant de la scène et j'apprends à me montrer curieuse, comme les plus jeunes, et je cherche même, à la fin, à en connaître plus de détails.

Je remarque d'abord que ces histoires ne sont pas racontées n'importe où et en présence de n'importe qui. Le plus souvent, les gens les racontent lorsqu'ils savent avoir en face d'eux des personnes qui partagent les mêmes expériences. C'est un des rares moments où ils peuvent se sentir valorisés, où ils peuvent trouver un sens à leur passé et avoir l'impression d'avoir été un « héros » de leur époque. C'est une autre façon pour eux d'échapper à leur quotidien et aussi d'apporter un peu de joie à leurs rencontres.

Louis Moreau de Bellaing et Jacques Guillou pensent que *pour la plupart des SDF qui parlent, se racontent (parfois), le passé est cultivé comme une référence identitaire, la seule qui leur reste, celle de ce qu'ils ont été* (Monreau de Bellaing, Guillou, 1995, 221). Mais si le passé est une référence identitaire importante, même pour ceux qui ont un domicile, elle n'est pas la seule qui leur reste, mais c'est probablement celle qui se laisse manipuler, transformer le plus aisément. Il est plus difficile d'embellir le présent.

des conduites humaines, qui fait que l'espérance subjective de profit tend à se proportionner à la probabilité objective de profit, commande la propension à investir (de l'argent, du travail, du temps, de l'affectivité, etc.) dans les différents champs (...). On est toujours surpris de voir à quel point les volontés s'ajustent aux possibilités, les désirs au pouvoir de les satisfaire, et de découvrir que, à l'encontre de toutes les idées reçues, la pleonexia, le désir d'avoir toujours plus, dont parlait Platon, est l'exception (...) (1997, 257).

⁵ Il s'agit ici évidemment de P. Mesrine, personnage du grand banditisme français des années 1970.

L'organisation de l'association

Au début du mois de juin 1996, la *RATP* décide de ne plus fermer les yeux sur la vente de journaux de rue et sur la mendicité dans les rames du métro parisien, pratique qui a toujours été interdite, mais qui est tolérée par la Régie⁶. Selon la *RATP*, cette décision est prise à cause de l'augmentation du nombre de plaintes des usagers et d'une baisse sensible de la fréquentation du métro. À partir de cette décision, les contrôleurs de la *RATP* ont pour consigne d'interpeller et d'avertir les vendeurs une première fois, et ensuite leur faire payer une amende de quatre cents francs, à la première récidive. Cette consigne est suivie très strictement pendant un certain temps. La chasse aux vendeurs et mendiants⁷ est rude, et les amendes et confiscations de journaux vont bon train.

C'est dans le but de défendre leur intérêt que quelques vendeurs de journaux et mendiants décident de s'unir pour créer une association, ce qui permettra aux vendeurs de s'asseoir à une table de négociations avec la *RATP*.

Les premières réunions pour la création de l'association ont lieu dans le courant du mois de septembre 1996. Cela est très intéressant pour moi, car pour la première fois je vois des vendeurs de journaux et des mendiants s'organiser et agir ensemble. Dans le métro, la plupart du temps, chacun est dans son coin et pense à ses propres intérêts.

Au début, l'association est composée de quelques vendeurs et mendiants. Ils sont dix vendeurs et mendiants à s'engager dans l'association et à croire pouvoir changer leur situation. Cependant, les disputes internes et la difficulté de recruter d'autres personnes ne permettent pas à l'association de prendre un véritable envol. La plupart des vendeurs et mendiants ne pensent pas que la *RATP* peut revenir sur ses décisions et encore moins sous la pression d'une association. Ils essaient de résister au maximum à la persécution de la police du métro, mais un nombre non négligeable, surtout des vendeurs, finit par quitter le métro.

On peut essayer de comprendre l'échec de l'association, mais cela n'est pas mon objectif ici. Ce qu'il m'intéresse de souligner est que pour les membres de l'association son existence a été très importante, même si elle a été rapidement oubliée.

Je ne mets pas en doute que la raison première de la création de l'association des vendeurs de journaux est d'assurer la défense des vendeurs, et celle des mendiants, contre les menaces d'expulsion émanant de la *RATP*. Cependant, l'observation de la mise en route de cette association et des attitudes de chaque personne au sein de l'association me permet de voir que la défense de leurs conditions de travail n'est pas toujours la principale motivation des vendeurs ; ce qui constitue certainement une des raisons de son échec.

Les conflits au sein de l'association me révèlent d'abord qu'elle est pour ses participants un enjeu de grande valeur. Tout le monde veut donner son opinion et y avoir, si possible, un petit rôle. Chacun pense d'abord et surtout à soi et plus rarement au groupe. Lorsque Françoise est élue présidente, cela est pour elle un moment de grand bonheur. Elle se sent importante et même après le départ de tous les membres de l'association, elle continue à dire qu'elle est présidente de l'association. Maria est très fière d'avoir été élue secrétaire, et elle dit ouvertement que c'est l'association qui l'aide à garder le moral. Plus tard, elle vit très mal son expulsion de l'association. Pour Lucien, le trésorier, l'association a aussi une grande importance, et par là source d'inquiétudes. Il passe des nuits blanches à chercher comment obtenir l'adhésion des

⁶ Cette mesure est annoncée au même moment où des arrêtés antimendicité sont pris dans plusieurs municipalités françaises.

⁷ Les mendiants sont moins concernés, car il est plus difficile de repérer un mendiant qu'un vendeur de journaux. Cependant, dès qu'il est aperçu par un contrôleur, il subit la même sanction qu'un vendeur.

autres vendeurs de journaux et des mendiants, et il craint l'échec. Bernard travaille jusqu'à l'aube pour l'association et avec beaucoup d'effort en écrit le code de déontologie, qui précise la façon dont les vendeurs doivent se conduire (ne pas vendre des journaux en état d'ébriété, porter un badge...), montrant ainsi leur préoccupation concernant leur image. Ils sont contents et fiers de pouvoir participer à des réunions avec d'autres associations. Ils se sentent aussi importants d'être reconnus comme interlocuteurs et de recevoir des conseils de la part d'associations solidement reconnues dans le paysage associatif.

Ces faits permettent de dégager le véritable rôle joué par l'association, au moins pour les personnes qui y assurent des postes ou pour celles qui se sont fortement engagées dans sa création. C'est à travers l'association que ces personnes ont pu se sentir valorisées à leurs propres yeux, car elles croyaient y jouer un rôle important, mais aussi se sentir reconnues par d'autres individus ce qui leur arrive rarement. Au début de leurs démarches, elles sont prises au sérieux par d'autres associations, comme par la presse, même si après elles retombent dans l'oubli. L'association est pour elles une « bouffée d'air ». Elle leur permet de vivre pendant une certaine période un quotidien différent de celui auquel elles sont habituées et leur permet aussi de satisfaire, même si ce n'est que pendant une courte période, leur soif de reconnaissance.

Des liens instables et chargés d'une forte émotivité

Les rapports entre ces individus sont souvent chargés d'un fort caractère émotif. Les disputes sont dans la plupart des cas très violentes ; les offenses et les injures se substituent fréquemment à ce qui aurait pu être un dialogue. Après une dispute, le plus courant est la rupture, définitive ou non, des rapports. Ceux-ci sont facilement rompus, cassés, défaits. Mais il n'est pas rare de voir, après quelque temps, des liens se renouer, sans même que le sujet de la dispute ayant provoqué la rupture soit évoqué. Souvent les liens se rétablissent dans la joie et l'affectivité retrouvées. Cela montre en fait que les sentiments prennent souvent la place d'une possible discussion, d'un dialogue quelconque, qui aurait pu éventuellement remettre en cause telle ou telle base ou ingrédient de la relation.

Je ne veux absolument pas dire que les sentiments existants ont pour unique fonction de se substituer, plus ou moins systématiquement, aux raisonnements et aux discussions. Mais la fréquence de ces sentiments, le plus souvent accompagnés d'une grande charge émotive, me permet de comprendre qu'ils occupent souvent la place d'une simple conversation, d'une simple explication. On peut voir aussi dans cette attitude une façon pour ces personnes d'échapper à certaines demandes de leur quotidien, de la vie en société.

C'est aussi dans ce contexte que l'instabilité de leurs relations se trouve manifeste. C'est une façon pour ces personnes de gérer à leur manière leurs relations, en accord avec leurs ressources et leurs besoins. Les relations se tissent et se défont facilement. Une amitié peut cesser aussi rapidement qu'elle est née. Cela montre que leurs liens sociaux sont très fragiles et très variables, et que les ressources qu'ils peuvent attendre de ces relations sont aussi très irrégulières. Si on peut compter sur l'aide de quelqu'un, un jour, cela ne présage rien concernant le lendemain.

Par ailleurs, cette fragilité des liens donne aussi une grande liberté aux gens. Du jour au lendemain, l'un d'eux peut partir, disparaître, sans rien dire aux autres, et sans que personne ne s'en inquiète vraiment. Didier, qui fait la manche dans le métro, par exemple, a disparu à plusieurs reprises. À chaque fois, il est revenu, en disant qu'il a passé quelque temps chez des amis. Cela est très fréquent, dans le métro.

Toutes les fois que l'on propose un petit boulot à Jean Bonnet, un clochard qui passe la plupart du temps dans le métro, il disparaît pendant quelques jours. Une fois, on nous a dit que Jean Bonnet a été retrouvé mort dans le métro. Quelque temps après, nous ne pouvons pas cacher notre étonnement de le voir revenir dans le métro. Jean Bonnet riait de ces histoires et il disait qu'il était déjà ressuscité une dizaine de fois.

Des liens fragiles et irréguliers, une absence d'engagement et de responsabilité dans les relations, une solidarité assez limitée à cause de la difficulté d'établir et de respecter des règles de vie communes, mais souvent nécessaires, à l'une des parties au moins. Si, d'une part, ils ne peuvent pas toujours compter sur les gens, de l'autre, l'absence d'engagement leur donne une certaine liberté face au quotidien. Ils peuvent toujours disparaître et se faire oublier si cela est nécessaire. Comme par un tour de magie, ils n'existent plus. Mais leurs relations sont aussi chaleureuses, proches, souvent décontractées, et dépourvues de conventions. Des relations souvent passionnelles, d'amour ou de haine, des relations dictées par l'urgence, le besoin, et des sentiments immédiats et superficiels, où une réflexivité distincte de celle liée à leur habitus n'a pratiquement pas de place.

C'est à travers le tissage de liens instables que ces personnes se créent un univers malléable sur lequel elles ont une prise, une marge de manœuvre. Si dans un premier temps la fragilité et l'instabilité dans laquelle vivent les personnes rencontrées peuvent être perçues comme des facteurs de désordre, lors de mes observations j'ai noté que cela n'est pas toujours le cas. Pour paradoxal que cela puisse paraître, l'instabilité des relations donne à la précarité, qui en principe est associée à l'idée de courte durée dans le temps, un caractère presque permanent, s'étendant dans la durée.

La consommation

La consommation est toujours un geste de nécessité. On consomme tout simplement parce que cela est nécessaire. Il faut consommer. C'est un besoin vital. Il y va tout simplement de notre survie. Nous achetons, par exemple, des aliments pour assurer notre nutrition. Mais, souvent la consommation de certains produits n'est pas directement dictée par un besoin lié à la survie. Il est évident qu'il serait très difficile, voire impossible, de tracer une ligne de partage entre ce qui est vraiment nécessaire à la vie et ce qui ne l'est pas. Néanmoins, cette difficulté ne doit pas nous empêcher de porter un regard attentif sur les différents types de nécessité qui peuvent s'exprimer. Parfois, le produit de consommation n'est pas acquis pour satisfaire le besoin évident qu'on lui associe normalement. Le besoin est souvent ailleurs, comme le signale O. Schwartz parlant des personnes en situation de pauvreté : (...) *consommer coûte que coûte devient une urgence, en réparation des frustrations accumulées* (Schwartz, 1990, 117).

C'est à partir des observations que j'ai pu me rendre compte que la consommation est parfois une façon de combler des manques, des carences, des privations, d'ordre matériel mais aussi affectif. La consommation est parfois une façon d'exaucer un désir, de combler des vides, de boucher des trous. On consomme parfois parce qu'on en a assez d'être privé de quelque chose, de ne pas avoir ce dont on a envie et ce qu'on envie chez les autres.

Le témoignage de certains vendeurs de journaux en la matière montre bien leur désir de vivre, au moins une fois, une journée sans se sentir privé. Quelques vendeurs qui ont réussi à gagner beaucoup d'argent au tout début de la vente de journaux, à l'époque où ils trouvaient un public tout à fait prêt à acheter leur produit, disent qu'ils ont assez rapidement dépensé tout l'argent gagné, qu'ils l'ont « flambé ». Claude me raconte

qu'un copain et lui ont passé une semaine dans un superbe hôtel à Paris. Ils ont payé très cher, mais cela a valu le coup. Pour lui, pendant cette semaine-là, ils ont vécu comme des rois.

Cette consommation disproportionnée par rapport à leur situation reflète bien qu'à certains moments de leur vie le plus important est de vivre comme « les autres », de se sentir satisfait. Il est important de rompre avec leur quotidien, avec une routine de privations et d'inquiétudes. En racontant sa vie passée dans la rue, Y. Le Roux fait une intéressante description des gens qui se trouvent dans la privation et essaient d'en sortir : (...) *la plupart des zonards qui touchent le RMI dépensent leur argent en trois jours. Ils ont manqué de tout pendant un mois, alors, d'un seul coup, ils s'éclatent. D'ailleurs, pendant ces trois jours, vous les voyez courir comme des lapins de garenne, voire comme des lynx, chanter comme des cigales... leurs poches sont pleines. Le quatrième jour, réapparaissent les béquilles et la claudication ostentatoire, les faux plâtres, les fausses cicatrices, les fausses lunettes...* (Le Roux, Lenderman, 1998, 105).

Cet usage presque incontrôlé de l'argent est aussi déterminé par les incertitudes liées à leur quotidien, et les pousse à ne pas laisser passer l'occasion de vivre un moment spécial. Le lendemain est peu sûr, il peut être différent, donc il faut profiter du moment. Et, comme le dit encore Y. Le Roux, *comment économiser quand on n'attend aucun lendemain ?* (Le Roux, Lenderman, 1998, 111).

On doit aussi rapprocher cette façon de dépenser l'argent de la façon dont il est gagné. Souvent l'argent qu'on gagne de façon peu digne à nos propres yeux, est dépensé rapidement, est souvent « flambé ».

Il n'est pas rare non plus de rencontrer des personnes fortement endettées. Il est clair que les dettes sont dans certains cas inévitables, mais j'ai pu remarquer aussi que certains des achats effectués par les gens vont bien au delà de ce qui aurait pu être une nécessité réelle et objective. Même s'il n'est pas aisé de définir un point de vue objectif, et que cela n'est pas nécessairement pourvu de sens, il me semble qu'il est possible d'adopter un point de vue « économique » permettant de dégager un certain nombre de priorités. Cette attitude n'est d'ailleurs pas contradictoire avec le fait que les personnes ressentent un besoin, une véritable nécessité, là où le « bon sens » ne permet pas de voir s'il s'agit vraiment d'un besoin. Comme l'explique bien G. Cauquil, *dans un autre registre symbolique, la dette renvoie souvent à une histoire des rapports sociaux et familiaux. Ainsi, il n'est pas rare d'entrevoir des 'fantômes' se profiler derrière une dette, qu'il s'agisse d'un aïeul ayant déshérité le futur endetté, d'un premier conjoint avec lequel les liens ne sont pas complètement 'soldés' et qui ne respecte pas lui-même ses responsabilités parentales (...), etc.* (1990, 179).

Le cas de Laura me permettra d'illustrer ce que j'appelle une consommation détournée de sa fonction première. Au moment où je connais Laura, elle est au chômage et il lui est très difficile d'assumer ses dettes. Depuis deux ans, elle est suivie par une commission de surendettement qui l'a sommée de rembourser cinq cents francs par mois jusqu'en 2018. Laura commence à accumuler des dettes après son divorce. Avec le SMIC, il lui est difficile de subvenir à ses besoins et à ceux de son fils. Son ex-mari lui verse une pension de cinq cents francs qui est loin d'être suffisante. Mais en écoutant avec attention le discours de Laura, on remarque aussi qu'une grande partie de ses dépenses est destinée à faire des achats pour son fils et à payer ses propres sorties. Son fils veut avoir ce qu'ont ses copains à l'école : vêtements et chaussures de marque, des beaux cahiers, le dernier modèle de stylo ; et elle fait tout pour satisfaire ses désirs. Après son divorce, Laura a aussi envie de rattraper le temps perdu et de sortir de son isolement. Elle ne reste presque jamais le soir à la maison et elle a aussi une « c.b. », avec laquelle elle peut contacter des personnes. Pendant un certain temps, elle continue

à partager la même maison avec son mari, qui reste le soir avec leur fils. Laura va au moins deux fois par semaine en boîte de nuit ; elle va aussi au bowling, au restaurant. Mais elle est un jour obligée de mettre fin à cette vie. Le chômage et ses dettes restreignent les sorties de Laura au café d'Elisabeth et Denis, où on la trouve pratiquement tous les jours.

Si les dettes surgissent en partie pour combler des vides affectifs et des désirs suscités par une société de consommation, elles représentent aussi, pour G. Cauquil, une demande de reconnaissance sociale : *Mais, pour une fois, ce stigmatisé n'est pas seulement subi. Avec, l'endettement, le 'précaire' devient auteur - négatif, certes - de sa position sociale. Il ne fait pas que subir, il parle. Ou plus exactement, il crie, tout en déniait les effets de sa dépendance sociale. Un peu comme ces enfants qui préfèrent provoquer la colère et les gifles de leurs parents plutôt que de se voir oubliés* (Cauquil, 1990, 179).

Les petits vols peuvent aussi être analysés dans ce même registre. Dans le même but de lutter contre la privation, et de chercher à obtenir ce qu'elles ne peuvent pas s'acheter, certaines personnes sont parfois amenées à voler. Irène raconte sans gêne que, de temps en temps, elle vole, des sous-vêtements, des cosmétiques et parfois des aliments. Elle dit ne pas aimer dépenser pour certaines choses, ce qui ne l'empêche pas d'essayer de les avoir. Donc, elle vole. Pour Irène, voler ce genre de choses est moins culpabilisant que de les acheter. Elle garde l'argent pour ce qui est important et pour ce qu'elle ne peut pas obtenir autrement.

Avoir partagé du temps avec ces personnes m'a montré d'abord que l'argent manque toujours. Ils en ont peu et ils doivent apprendre à s'en sortir avec ce qu'ils ont. Le plus souvent, ils s'en sortent bien et ils adaptent leur façon de vivre à cette contrainte. Ils achètent souvent le minimum nécessaire pour vivre, s'habillent et mangent de façon mesurée. Mais lorsqu'il s'agit de nourrir l'âme, de réchauffer le cœur et de faire vivre les sentiments, la consommation est toujours nettement moins mesurée ; elle est même parfois excessive. La consommation est quelque chose de fondamental : c'est *le temps de penser à soi, le temps de souhaiter la possession ou la réalisation de quelque chose qui ne soit pas - seulement - absolument vital* (Pommier, 1998, 172). C'est le paradoxe de la consommation. Elle paraît triviale en réponse à un besoin matériel, alors qu'elle est vitale en réponse à un besoin spirituel. Lorsque l'esprit menace de fléchir, il faut le sauver coûte que coûte.

L'effet des produits psychoactifs

Il me semble évident que les produits psychoactifs - les boissons alcoolisées, le *cannabis*, les drogues dures (opiacés, cocaïne et médicaments connexes), les sirops et certains médicaments prescrits habituellement comme anti-dépressifs ou somnifères - ne sont pas utilisés dans le seul but d'amener les individus loin d'un quotidien parfois difficile à vivre. L'usage de ces produits ne se restreint pas à cet objectif, comme le montre, par exemple, Tobie Nathan dans la préface du livre *De l'ivresse à l'alcoolisme : Les psychotropes ne sont pas des matières simples, ce sont à la fois des aliments et des substances magiques ; elles ne sont actives que parce qu'elles mélangent l'activité biologique à celle des esprits. De plus, leur activité est explicable par le fait qu'elles constituent des instruments pour atteindre un but bien déterminé. Il existe des drogues qui donnent la capacité de 'voir' (le présent caché ou le futur), celles qui font 'voyager', celles qui 'enseignent' (par exemple les techniques thérapeutiques), celles qui 'guérissent', celles qui 'attaquent' (les âmes et les*

substances des sorciers), celles qui intègrent l'âme du sujet et lui permettent de la connaître (Nathan, 1989, 7).

Les buts de la consommation de produits psychoactifs peuvent être divers. Cependant, les différentes sensations produites par leur utilisation ont en commun le fait de permettre aux individus d'affronter une situation autrement.

Ces produits sont souvent présents dans le quotidien des personnes rencontrées. Il y a certainement des différences quant au type de produit utilisé, mais les sensations recherchées sont dans la plupart des cas les mêmes : le bien-être, le mieux vivre. Chacun avec ses moyens cherche une façon d'améliorer sa vie, même si parfois le prix à payer pour ces instants de mieux-être est trop cher et le résultat ne justifie pas toujours l'investissement. Comme l'affirme Pascale Jamouille : *C'est même parce qu'elles (les personnes) veulent mieux vivre qu'elles prennent des produits qui diminuent l'anxiété, désinhibent, stimulent l'initiative, permettent d'oublier ou d'accroître la volupté* (2000, 140). Les choix concernant la meilleure façon d'arriver au bonheur sont bien sûr liés à l'histoire de chacun, à sa culture, à son milieu, à ce qu'il est en train de vivre au présent.

Même si on ne dispose pas de données statistiques concernant le nombre de consommateurs de produits psychoactifs parmi les vendeurs de journaux, je peux dire qu'une partie non négligeable d'entre eux le sont. Les journaux sont pour eux une façon de trouver de l'argent pour payer l'hôtel, pour acheter quelque chose à manger et aussi pour acheter de la drogue ou de l'alcool.

S'ils vendent des journaux pour acheter de la drogue, ils disent aussi qu'ils ne peuvent le faire que sous l'effet de la drogue. Cela les entraîne dans une spirale sans fin, comme les jeunes filles décrites par P. Jamouille, qui se prostituent pour gagner l'argent qui leur permettra d'acheter de la drogue : *Beaucoup de jeunes filles rencontrées se prostituent parce qu'elles ne supportent plus le manque mais, d'autre part, elles ont besoin de produits pour se prostituer. La plupart haïssent la prostitution. Elles augmentent leur consommation de produits et cherchent à vivre dans 'un certain état d'inconscience' pour ne plus souffrir de leurs activités, ne plus sentir la dégradation progressive de leur mode de vie et de leur personne physique* (Jamouille, 2000, 118). Sous l'effet des drogues, il y aurait selon Alain Ehrenberg (1995), une *multiplication de soi*. Les gens se sentiraient moins fatigués et moins angoissés, ils seraient plus calmes, ils auraient moins honte, moins peur et plus confiance en eux-mêmes pour affronter le regard d'un public souvent méprisant, et ils retrouveraient, ne fût-ce qu'un temps, un peu d'estime de soi. Comme l'affirme encore A. Ehrenberg, *les hommes des sociétés modernes doivent donc vivre comme des funambules sur un fil tissé de contraintes contradictoires, en équilibre instable sur le fil du rasoir. Les drogues leur fournissent des moyens de dominer des tensions intérieures qu'ils ne sont pas capables de surmonter par eux-mêmes pour pouvoir vivre en société* (1991, 8).

Toutes les personnes rencontrées dans le métro s'accordent pour dire qu'il est très difficile d'y arrêter la consommation de drogues. Les trafiquants sont quotidiennement dans le métro, et la tentation est grande. Maria dit qu'elle a envie d'arrêter les drogues, mais que pour cela elle doit auparavant arrêter de vendre des journaux. Elle n'est pas capable d'arrêter la drogue en menant la vie qu'elle mène, c'est-à-dire en vendant des journaux et en dormant dans des squats. Pour supporter de passer la nuit dans des squats, il lui faut quelque chose : de la « came », des somnifères ; même si cela la laisse souvent sans défense. Maria a été violée à deux reprises. Comme le montre bien P. Jamouille, plus la situation des gens est précaire, plus ils ont du mal à échapper aux consommations : *Dans des périodes où elles sont 'à la rue' dans des situations de grande précarité, les personnes 'dans la came' utilisent leurs possibilités, leur temps et*

leur énergie à réunir l'argent nécessaire à leur consommation. (...) Plus les personnes vivent dans la précarité, moins elles arrivent à réguler leur consommation. Elles sont soumises à l'opprobre public, à la faim, au froid et au manque. Elles sont isolées, 'dégoûtées' de la société ; elles 'gradent' tant dans leurs (poly)usages que dans les modes de vie déviants (Jamouille, 2000, 112-113). Dim et Gilbert consomment régulièrement des sirops. Pour eux, dans leur squat, le froid et l'humidité sont insupportables, même s'ils changent souvent la moquette et s'ils se couvrent bien. Ils disent qu'avant tout le sirop les réchauffe. Véro et Michel consomment des produits dérivés du *cannabis* et prennent fréquemment des calmants et des antidépresseurs. Véro montre souvent ses mains qui tremblent, en disant que les calmants sont dans ces cas la seule façon d'apaiser sa nervosité.

Parmi les produits utilisés, l'un d'entre eux mérite une attention particulière à cause de sa présence très marquante : l'alcool.

- Les boissons alcoolisées

Parmi les personnes que j'ai rencontrées lors du travail de terrain, « les buveurs » se trouvent parmi les plus âgées et celles qui gardent des traits d'une culture ouvrière. La consommation d'alcool est liée à quatre situations distinctes : pendant leur journée, au moment des pauses au travail (surtout ceux qui travaillent dans le métro) ; à la fin de la journée, où certaines personnes se retrouvent au café avant de rentrer à la maison ; le soir à la maison ; au moment des fêtes, dans un café ou à la maison.

Lorsque je parle de consommation de boissons alcooliques, je ne parle pas de n'importe quel type de consommation⁸. Il est important de souligner que je parle plutôt des consommations qui mènent les personnes à un état d'ivresse⁹ ; c'est un choix qui ne doit rien au hasard. En effet, j'ai remarqué qu'après avoir commencé à boire, les gens consomment en général de l'alcool jusqu'à atteindre l'état d'ivresse, se contentant rarement d'un ou deux verres.

Pour pouvoir analyser mes observations sur la consommation de boissons alcooliques, il m'a fallu faire appel à une littérature générale traitant de la consommation d'alcool, mais aussi à une littérature plus spécifique de la classe ouvrière. Les personnes rencontrées se situant dans une classe populaire précarisée, ce sont les écrits sur la façon de boire des ouvriers (ou des dockers) qui se rapprochent le plus de leurs conduites face à l'alcool. Cependant, il y a des différences très importantes entre les personnes rencontrées et celles décrites, par exemple, par Olivier Schwartz, Michel Verret et Jean-Pierre Castelain, entre autres.

Pour M. Verret, la consommation d'alcool chez les ouvriers, et aussi celle du tabac, est plutôt un choix de vie sur la mort, c'est *un petit 'plus' donné à l'existence, un petit plus pour le courage et la force, dans les professions de force (bâtiment, docker, mines). Un petit plus pour la vigilance dans les travaux de nuit, ou les trop longues journées au*

⁸ Comme l'affirme V. Nahoum-Grappe, *Boire n'est pas seulement une stratégie d'enivrement ou un esclavage de 'malade' ; c'est aussi l'ensemble des gestes et des comportements liés à l'incorporation d'une boisson spécifique. Boire pour goûter un grand vin, pour réchauffer sa vieillesse, pour soigner sa faiblesse, pour trinquer au marché ou pour s'enivrer à la fête, sont autant d'exemples, entre autres (...)* (Nahoum-Grappe, 1989, 98).

⁹ Je me suis servie de la définition donnée par V. Nahoum-Grappe : *L'ivresse est un état particulier pendant lequel la conscience de soi et celle du monde sont plus ou moins modifiées ; le sujet enivré vit alors une expérimentation active et très particulière de sa propre perception du temps et de l'espace social, de la pesanteur et de la verticalité, des frontières entre le monde intérieur et le monde extérieur* (Nahoum-Grappe, 1991, 17).

four, au volant (1996 (1988), 85). C'est une façon d'anéantir les difficultés, ou au moins, de les transformer en quelque chose de plus tolérable : *Alcool, tabac, danse, jeux de foire, jeux de sexe, les ouvriers aiment la grande roue du vertige. C'est que leur vie est familière de ces situations limites : effort, fatigue, douleur, solitude, détresse (faim jadis, et froid), où le sentiment de soi se déstructure, s'aliène, s'abandonne dans les turbulences d'une vie immaîtrisable. Boire, fumer, foncer, 's'éclater', c'est toujours, griserie ou ivresse, le vertige contre le vertige, le vertige s'anesthésiant lui-même...* (Verret, 1996 (1988), 84).

Suivant une idée semblable, O. Schwartz signale que la fréquentation des cafés et la consommation de boissons alcooliques chez certains ouvriers, plus précisément l'ivresse, sont des attitudes qui visent à sortir de l'enfermement du travail, du milieu familial, de leurs conditions de vie : *Quitter la maison, fréquenter le café, discuter avec les 'camarades', socialiser le vécu par la parole, boire pour 's'étourdir', tous ces gestes concrétisent un même mouvement, de sortie hors de chez soi et de sortie hors de soi, et répondent à une même situation d'enfermement et d'impuissance* (Schwartz, 1990, 368).

Pour les dockers de J.-P. Castelain, boire est une manière de se retrouver ensemble et c'est souvent autour de l'alcool que se construisent et se maintiennent des liens. La dépendance à l'alcool signifie aussi la dépendance au groupe : *Signe d'appartenance et support de l'identité, expression d'un plaisir pour autant qu'il soit partagé, l'alcool, à ce titre, a une fonction sociale positive exprimant à sa façon une volonté de vivre fièrement revendiquée*¹⁰ (1989, 10). Mais l'alcool a aussi pour fonction d'adoucir leur quotidien : *Vivant dans des conditions d'extrême précarité, insuffisamment nourris mais effectuant des travaux de force dangereux, souvent dans la poussière et dans le charbon, sous la pluie et malgré un vent fort, les dockers trouvaient dans l'alcool et au cabaret un substitut et un réconfort, un refuge et une possibilité de parler* (Castelain, 1989, 23). D'après J.-P. Castelain, certains dockers affirment avoir besoin d'alcool dans des moments où leur quotidien est plus difficile, comme par exemple dans la période d'avant-guerre : *Aujourd'hui, les dockers les plus âgés reconnaissent volontiers l'importance de la consommation d'alcool avant-guerre, car elle était inévitable et obligatoire. Il y avait d'autant moins de choix (l'eau étant exclue, personne n'aurait songé à en consommer), que les conditions et la nature du travail nécessitaient d'importantes absorptions pour tenir le coup : l'alcool était la vie qu'on leur refusait, les cafés les seuls lieux où il faisait bon s'abriter et se retrouver (...)* (1989, 56).

La littérature sur les ouvriers ainsi que la littérature sur l'alcool montrent la consommation d'alcool comme moyen d'adoucir une vie trop dure, difficile, presque insupportable. Dans ce cas, l'alcool est utilisé dans un but bien précis, celui d'atténuer une douleur, de faire disparaître des souffrances, de rendre la vie plus belle, même si les personnes qui en consomment ne sont pas toujours conscientes de ce qu'elles cherchent au fond de leurs verres.

D'après V. Nahoum-Grappe, la notion d'ivresse comporte deux dimensions : *celle du plaisir dans lequel la conscience se perd et celle de l'intoxication organique qui perturbe le système nerveux. Au carrefour de ces deux axes de perturbations, c'est la conscience cénesthésique*¹¹ de soi, *celle qui consiste à s'approprier son propre corps et*

¹⁰ Je précise que les transformations dans l'organisation de leur travail ont aussi changé leur manière de boire. Elle est devenue plus individualiste et a perdu ainsi son caractère de partage et d'appartenance à une communauté. Le groupe, qui exerçait un autocontrôle sur la consommation de ses membres, a perdu sa fonction, en laissant souvent les dockers à leur propre sort.

¹¹ V. Nahoum-Grappe définit ce mot comme un *sentiment vague que nous avons de notre être indépendamment du concours des sens* (Nahoum-Grappe, 1991, 26-27).

sa propre présence physique au monde, qui est modifiée dans l'état d'ivresse (Nahoum-Grappe, 1991, 26). Ce qui montre que l'ivresse est un état recherché et désiré, comme l'indique encore V. Nahoum-Grappe : *Boire une boisson contenant de l'alcool implique la possibilité de l'ivresse. C'est une des rares conduites corporelles qui permette une action efficace et relativement rapide sur la conscience de soi. En effet, grâce à la répétition des gestes du Boire et aux réactions internes de l'organisme agressé par l'éthanol, le sujet peut manipuler quasi mécaniquement son état de conscience. En ce sens, le buveur n'est pas passif, et le Boire est une stratégie* (1989, 87).

C'est dans le métro, dans les cafés et dans les réunions à la maison qu'il est possible de noter que la convivialité entre les gens ne s'établit que rarement en l'absence de boissons alcooliques.

Ceux qui travaillent dans le métro, et surtout ceux qui y travaillent et qui aiment boire pendant leur journée de travail se retrouvent à plusieurs reprises au café. Parfois ils vont seuls au café, mais le plus souvent ils y vont accompagnés. C'est le moment de la pause, où on profite pour faire pipi, pour boire un « demi » ou un pastis, pour se reposer (même s'ils restent toujours debout au comptoir), pour se raconter la journée. Normalement, les pauses ne sont pas longues, il faut retourner rapidement au travail, mais cela varie. Si la fatigue est plus ressentie, s'ils ont mal vendu, si la bonne humeur n'est pas au rendez-vous, les pauses peuvent se prolonger, et parfois ils ne retournent même plus au métro.

Leurs rencontres au café prennent plus de temps aussi lorsqu'ils sont plusieurs. Les conversations se poursuivent et les verres se vident pour être remplacés par d'autres. Certains vendeurs de journaux disparaissent au milieu de la journée pour réapparaître plus tard complètement ivres, ce qui peut déranger d'autres vendeurs. En général, les heures habituelles des rendez-vous sont déjà connues de ceux qui ont l'habitude d'y aller. Pour certains, ces pauses ne sont pas décidées à l'avance, pour d'autres, elles sont devenues une habitude quotidienne. C'est une façon de reprendre des forces pour pouvoir poursuivre leur journée ; car boire *restaure, nourrit, réchauffe, ranime* (Nahoum-Grappe, 1989, 109). C'est aussi un moyen de savoir que l'autre est là, qu'il travaille ce jour-là sur la ligne, qu'on n'est pas seul et qu'en cas de problème (urgence) on peut compter sur quelqu'un. Pour V. Nahoum-Grappe, ces moments d'arrêt font partie du temps social : *Aller 'boire un pot' à l'improviste, au cours de la journée et au détour du chemin, constitue une forme spécifique du Boire : elle intervient, dans le rythme quotidien, comme une pause possible quasiment en permanence, même si certaines heures sont choisies de façon privilégiée (par exemple : avant les repas, au milieu de l'après-midi, etc.), et dans ce sens, (...) avant d'être convivial, ou même festif, le Boire est peut-être d'abord le signal social du repos collectif* (Nahoum-Grappe, 1989, 103 ; 148).

Françoise et Lucien se retrouvent d'abord à huit heures du matin pour prendre un café ensemble. Puis, ils ont rendez-vous à dix heures, et là ils prennent le plus souvent une bière. À midi, ils se retrouvent pour boire « l'apéro » et pour déjeuner. Pendant l'apéritif, ils boivent de la bière ou du pastis, et durant le déjeuner la boisson la plus demandée est le vin, soit rouge soit rosé. Comme aux alentours de seize heures chacun part de son côté, l'après-midi en général, il n'y a plus de rendez-vous. Quelquefois Françoise rentre directement à la maison, mais le plus souvent elle passe avant au café proche de chez elle. Lucien va aussi dans un café qui se trouve près de chez lui, dont il est devenu un habitué.

À la fin de la journée, le café est aussi un lieu de rencontre. On s'y retrouve souvent pour discuter et pour boire un verre. Le café est un moment de décontraction, où on peut discuter, raconter sa journée, parler de tout et de rien. Les personnes qu'on

rencontre au café sont presque toujours les mêmes ; ce qui donne un certain caractère d'intimité aux rencontres. Les gens boivent, jouent, discutent et plaisantent beaucoup. On parle rarement de sujets sérieux. On y va le plus souvent pour rire, pour s'amuser, pour se décontracter en fin de journée.

Mais contrairement à ce qui a été dit par les auteurs cités *supra*, le boire ensemble ne veut pas dire boire entre camarades, boire entre personnes qui font partie d'un groupe fermé (comme par exemple les collègues qui vont boire ensemble à la sortie de l'usine) et qui ont beaucoup de choses à partager. Les personnes observées partagent une condition de vie semblable, et ce partage leur permet de se sentir à l'aise entre elles, de ne pas avoir honte de leur situation (chômeur, mendiant, vendeur de journaux), la communication entre elles est facile¹². Les personnes ne sont pas liées en tant que membres d'un groupe, mais par leur mode de vie. Elles vont généralement dans un café parce qu'il se situe à proximité de leur domicile. Elles y retournent parce qu'elles s'identifient d'une façon ou d'une autre aux personnes qu'elles y rencontrent. Et les boissons alcooliques font partie de ce contexte et de l'ambiance du café. On ne va pas là-bas pour boire du café, de l'eau ou des jus de fruits.

Si lors des soirées en semaine, l'alcool est consommé avec une certaine modération, pendant le week-end comme lors de soirées spéciales, à la maison ou au café, il y a beaucoup moins de contrôle. Par exemple, lors des soirées de fête¹³ dans le café d'Élisabeth et Denis l'alcool est très présent. Les personnes boivent beaucoup, les tournées se suivent sans arrêt, et rarement quelqu'un refuse une invitation. Après quelques heures, les gens commencent à danser. Les couples s'interchangent, et certaines femmes dansent entre elles. Les gens se sentent de plus en plus à l'aise entre eux, on entend des éclats de rires, des voix moelleuses, on voit des gestes de tendresse, des touchers lourds et lents, des regards doux et vides. Les conversations sont très variées. On se raconte des blagues, on invente des histoires, on se plaint de ses malheurs. Certaines chansons sont gaies, d'autres le sont moins. Il y a des soirées plus tristes, d'autres plus animées, surtout lorsqu'il y a un anniversaire à fêter ou lors d'un jour de fête, comme le jour de l'An. Les débordements sont rares, mais en fin de soirée, de petites disputes peuvent éclater. Comme l'affirme V. Nahoum-Grappe, *l'imaginaire de l'ivresse implique cette 'montée' vers un point limite de l'interaction : à force de tourner le danseur s'écroule, à force de s'aggraver la discussion devient dispute, à force de 'saillies' les rires finissent en larmes sincères, d'autant plus hilarantes, et 'le vin sort par les yeux'* (1989, 154).

À plusieurs reprises, Françoise m'a demandé de la raccompagner chez elle, car elle savait qu'elle n'arriverait pas à faire le code de son immeuble. Au cours du petit chemin que nous emprunions du café jusque chez elle, elle me disait qu'elle rentrerait sans faire de bruit pour ne pas réveiller les enfants, qu'ils seraient très fâchés de la voir dans l'état où elle se trouvait¹⁴. Le lendemain, les gens ne sont pas surpris de remarquer

¹² Je veux dire par là tout simplement que les gens partagent des idées, des valeurs, des préoccupations et des expériences, non seulement dans le cadre du métro, mais aussi dans leur vie en général. Ils se comprennent et savent comment agir vis-à-vis des autres dans les situations de face-à-face, par exemple, où, souvent, j'avais du mal à me positionner. Leurs sujets de conversation, par exemple, révèlent qu'ils ont le même langage et partagent des expériences communes, même si ces personnes ne sont pas toujours de la même génération.

¹³ Un samedi sur deux, le café d'Élisabeth et Denis organise des soirées karaoké qui sont très animées.

¹⁴ Les jeunes que j'ai rencontrés lors de ce travail sont le plus souvent très critiques au sujet de la conduite de leurs parents, surtout en ce qui concerne l'alcool. Ils n'aiment pas voir leurs parents ivres, et quand ils sont avec eux, ils les contrôlent. A ces moments, les rôles sont inversés et c'est aux enfants de s'occuper de la bonne conduite de leurs parents. V. Nahoum-Grappe et S. Fainzang montrent bien la réprobation de l'ivresse féminine, qui fait *moins rire que le buveur*, qui inquiète, *dégoûte* et gêne (1991, 126).

que certains des compagnons de la nuit précédente ont quelques lésions, une cheville tordue...

À la maison, on boit lors des rencontres entre amis, mais aussi en famille ou même seul. Si l'alcool est souvent associé à la joie, à la gaieté, il représente aussi un voyage à l'intérieur du buveur. Il marque un arrêt dans la vie qui passe. Il permet de faire jaillir des vérités. L'alcool favorise une « baisse de garde », et le flou qu'il provoque donne du courage et l'impression d'être dans une réalité qui n'est plus celle du quotidien. J'ai entendu certaines conversations seulement lorsque les gens étaient sous l'effet de l'alcool. Des sujets souvent difficiles à aborder, qui disparaissent après la « cuite » et qui reviennent lors de la suivante.

L'ivresse permet aussi, comme l'indique V. Nahoum-Grappe, une meilleure appropriation de l'espace intérieur, c'est *une exploration de l'espace intime, une façon de se donner les moyens de mieux se poser des questions* (1991, 103).

À la maison, dès qu'il y a quelqu'un pour discuter, souvent Françoise boit plus, même si elle boit seule. Dans ces moments, elle parle souvent de son passé, de sa fille décédée et de la mauvaise mère qu'elle croit avoir été. Cela soulève des discussions, des disputes et les sentiments de haine, tristesse, souffrance s'extériorisent. Ses mots ne laissent pas ceux qui sont sobres dans l'indifférence, ce qu'elle dit n'est pas considéré comme les mots d'une « femme soûle ». Ses mots touchent les personnes qui sont autour, même si elles sont conscientes de la nature répétitive du discours. Dans ces moments, on peut lire sur le visage de Françoise une grande fatigue et beaucoup de tristesse. Comme l'affirme A. Ehrenberg, *l'homme tente d'aller au delà de lui-même, mais c'est avec lui-même qu'il se retrouve* (1991, 56).

Ces personnes essayent le plus possible de faire de leur quotidien quelque chose de vivable. En utilisant les ressources qu'elles ont pu stocker depuis leur jeune âge, elles ont appris à s'adapter à leur quotidien et à le rendre supportable. Ce quotidien leur impose des contraintes, une manière d'agir et de vivre, et en le vivant à leur façon, elles contribuent aussi à le construire.

Mais l'adaptation à la vie en société n'est pas si simple, comme on l'a vu, elle impose des règles de conduite. Les individus ont ainsi des valeurs, des sentiments et des croyances communes. Se tenir en marge des règles sociales n'est pas toujours facile. Des règles et des façons de se conduire qui puisent leur force dans le fait qu'elles sont intériorisées par chaque individu, au plus profond de son être. Si j'ai l'âge et la santé pour travailler, je dois avoir un travail. Si je n'ai pas de logement, il faut que je m'en trouve un. Si je n'ai pas de famille, cela n'est pas normal. Les gens qui n'ont pas ce minimum qui donne un sens à l'être humain dans notre société sont considérés comme différents, marginaux, exclus. Et, au fait de ne pas toujours avoir ce minimum requis pour être considéré comme « un individu comme les autres », à ces droits fondamentaux, s'ajoutent les conduites qu'ils sont obligés d'adopter pour pouvoir faire face à leurs manques. Des conduites qui, le plus souvent, les écartent encore plus des normes de la vie dans notre société.

Le passant oublie fréquemment que le jeune homme qu'il voit sur le quai du métro avec une bouteille de vin à la main se sert des outils qu'il a en sa possession pour faire face à sa vie.

Ces personnes, considérées souvent comme des marginaux, inclassables, non-sociables savent, comme la plupart des gens, quelles sont les conditions de la vie en société et ses

exigences¹⁵. Pour cette raison, elles sont la plupart du temps engagées dans une lutte féroce dans laquelle elles opposent leur capacité de faire face à une situation aux obligations de la vie en société. Mais, comme l'affirme P. Bourdieu, *cette soumission n'a rien d'une relation de 'servitude volontaire' et cette complicité n'est pas accordée par un acte conscient et délibéré ; elle est elle-même l'effet d'un pouvoir, qui s'est inscrit durablement dans le corps de dominés, sous la forme de schèmes de perception et de dispositions (à respecter, à admirer, à aimer, etc.), c'est-à-dire de croyances qui rendent sensible à certaines manifestations symboliques, telles que les représentations publiques du pouvoir* (1997, 205). Ces personnes savent qu'elles mènent une vie qui n'est pas toujours conforme à la norme. Mais, pour la plupart d'entre elles, cette vie serait provisoire. Les beaux jours viendront enfin. Ces personnes n'ont pas conscience que cette incorporation du pouvoir est l'incorporation d'une *illusio*, d'une réalité déréalisée. Elles considèrent le mode de vie dominant non seulement comme réel mais comme l'exemple à suivre délaissant leur quotidien qui n'est pas la « vraie vie » à leurs yeux. Mais cela ne veut pas dire que la domination est incorporée passivement. Pour faire face aux obligations sociales ces personnes mènent une lutte constante, et c'est grâce à cette lutte qu'elles échappent à une soumission passive et qu'elles parviennent à construire leur vie.

Dans une recherche sur la consommation de boissons alcooliques dans les milieux pauvres, V. Nahoum-Grappe et M. Grappe constatent une forte tension entre le vécu présent et les projets futurs, entre *le monde utopique des bonnes règles qui seront appliquées 'demain' (ou après la naissance, après un déménagement, ou lorsque le travail adéquat sera trouvé, etc.), et le monde de ce qui se passe 'tout naturellement' aujourd'hui entre 'frigo et la télé'* (1991, 63). Leur présent est quelque chose de provisoire. Ils vivent souvent dans le souvenir de leurs histoires passées, souvent embellies, et dans l'avenir où la vie serait différente. Avant d'arrêter de se droguer, il faut que Maria arrête de vendre des journaux. Demain, toujours demain, Lisa va essayer de trouver un autre type de travail. Demain, Françoise trouvera un autre logement. Demain, elle va aussi boire moins et arrêter de fumer. Pour V. Nahoum-Grappe et M. Grappe, *il y a un bon modèle de conduite qui est comme un pays à atteindre, une rive où aborder, et alors 'tout changera'. (...) En attendant ce jour où tout changera, ce qui est vécu n'est pas la 'Vraie Vie' dans laquelle seulement je serai 'enfin moi-même', mais une forme ratée, raturée, à gommer, déjà frappée d'irréalité* (1993, 158). Et cette utopie du bon modèle serait une façon d'entraîner *la multiplication des recommencements (enfants, ruptures, déménagements), et des oublis : les rendez-vous, les promesses même faites à soi-même, les projets de ce soir* (Nahoum-Grappe, Grappe, 1993, 158).

Faire face à leur présent comme étant leur réalité peut être très dur, voire même insupportable. Cependant, ces personnes se trouvent de plus en plus enfoncées dans ce présent, à chaque fois qu'elles essayent d'y échapper par les subterfuges décrits et analysés *supra*. Tout être humain remet à l'avenir des choses à faire. Cela n'est pas

¹⁵ Certains d'entre eux font la manche et, même s'ils s'y habituent, ils se sentent dévalorisés par leur conduite. Ils ne sont pas fiers d'eux et savent qu'ils sont méprisés par d'autres individus. Pour éviter ce mépris, certains vendent des journaux de rue. Mais ils savent bien au fond d'eux-mêmes que cet emploi précaire n'est pas non plus le bon. Françoise ne raconte pas dans son immeuble qu'elle vend des journaux. Elle en a honte. Une grande partie des mendiants et des vendeurs de journaux disent qu'au début ils ont besoin de boire ou de se droguer pour pouvoir exercer leur activité. Il est difficile d'affronter le regard de l'autre, c'est-à-dire son propre regard sur soi-même. S'ils voient le mépris chez l'autre, et s'ils décodent parfaitement ce mépris, c'est parce que le mépris se trouve en eux. Et la police est là pour montrer qu'ils n'ont pas tort et que ce mépris a bien raison d'exister. Des mendiants et des vendeurs sont ainsi expulsés du métro. Mais certains résistent. Et même s'ils savent que ce qu'ils font n'est ni bien, ni acceptable, il faut bien qu'ils gagnent leur vie.

l'apanage de ces personnes et ce n'est pas uniquement à cause de cela qu'elles se trouvent dans une situation précaire. Mais à cause des difficultés de prendre leur présent comme étant leur réalité, une réalité où elles jonglent entre l'adaptation à la vie en société et la « vraie vie », ces personnes diminuent encore plus leurs chances de vivre un jour l'avenir qui est pour elles le vrai. L'avenir auquel elles ont appris à croire depuis leur naissance, mais que, le plus souvent, elles n'ont jamais vécu.

Il est évident qu'il est très difficile pour les personnes rencontrées, qu'elles puissent un jour, toutes seules, faire le bilan de leur réalité, pour ensuite tenter d'y apporter des changements. Comme l'affirme P. Bourdieu, *c'est encore une illusion scolastique que de décrire la résistance à la domination dans le langage de la conscience - comme toute la tradition marxiste et aussi ces théoriciennes féministes qui, cédant aux habitudes de pensée, attendent l'affranchissement politique de l'effet automatique de la 'prise de conscience' - en ignorant, faute d'une théorie dispositionnelle des pratiques, l'extraordinaire inertie qui résulte de l'inscription des structures sociales dans les corps* (1997, 205-206).

En sept ans de vie à la rue, Y. Le Roux a connu deux personnes qui sont parvenues à réintégrer la société. D'après lui, *ils étaient jeunes (l'âge est une donnée essentielle), motivés, et, (...), ils ont bénéficié d'un excellent parrainage individuel. Les tuteurs qui les ont épaulés ont été suffisamment habiles et disponibles pour les responsabiliser peu à peu* (Le Roux, Lenderman, 1998, 178). Mais si les personnes qui viennent au secours de ceux qui sont dans une situation précaire, n'ont en tête que le souci de « normaliser » la vie des gens en situation de précarité, et ne cherchent pas à comprendre leurs modes d'action, il est fort possible que l'aide qu'elles pourront apporter sera inefficace. Les gens vivant en situation précaire savent déjà quelles sont les normes sociales et espèrent un jour vivre en les respectant, du moins en partie. Ce qu'ils ne savent pas, c'est comment atteindre cette « vraie vie » à partir de la place qu'ils occupent et avec les bagages qu'ils portent.

Vanessa Stettinger
16, Square du Ramponneau
59 800 Lille
vanessa.stettinger@wanadoo.fr

Références

- BOURDIEU P., 1997, *Méditations Pascaliennes*, Paris, Seuil.
- CASTEL R., 1995, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard.
- CASTELAIN J.-P., 1989, *Manières de vivre, manières de boire. Alcool et sociabilité sur le port*, Paris, Imago.
- CAUQUIL G., 1990, La dette-logement. Figure moderne de la précarité ?, in FERRAND-BECHMANN D. (dir.), *Pauvre et mal logé. Les enjeux sociaux de l'habitat*, Paris, l'Harmattan, 161-180.
- EHRENBERG A., 1991, Un monde de funambules, in EHRENBERG A. (dir.), *Individus sous influence. Drogues, alcools, médicaments psychotropes*, Paris, Éditions Esprit, 5-28.
- EHRENBERG A., 1995, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy.
- ELIAS N., (1993) 1983, *Engagement et distanciation - Contributions à la sociologie de la connaissance*, Fayard.
- ELIAS N., DUNNING E., 1994 (1986), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.

- DECLERCK P., 2001, *Les naufragés. Avec les chochards de Paris*, Paris, Plon.
- FAINZANG S., 1996, *Ethnologie des anciens alcooliques. La liberté ou la mort*, Paris, PUF.
- JAMOULLE P., 2000, *Drogues de rue. Récits et styles de vie*, Bruxelles, De Boeck Université.
- LAË J.F., MURARD N., 1985, *L'argent des pauvres*, Paris, Seuil.
- LAGARENCE C., LEGENDRE N., 2000, Les 'travailleurs pauvres', *INSEE Première*, n°745, INSEE, Octobre.
- LE ROUX Y. LENDERMAN, D., 1998, *Le Cachalot. Mémoires d'un SDF*, Paris, Ramsay.
- MARTUCCELLI D., 2001, *Dominations ordinaires. Explorations de la condition moderne*, Paris, Balland.
- MOREAU DE BELLAING L., GUILLOU J., 1995, *Les sans domicile fixe. Un phénomène d'errance*, Paris, l'Harmattan.
- NAHOUM-GRAPPE V., 1989, Histoire et anthropologie du Boire en France du XVI^e au XVIII^e siècle, in LE VOT-IFRAH C., MATHELIN M., NAHOUM-GRAPPE V., *De l'ivresse à l'alcoolisme. Études ethnopsychanalytiques*, Paris, Dunod, 83-169.
- NAHOUM-GRAPPE V., 1991, *La culture de l'ivresse. Essai de phénoménologie historique*, Paris, Quai Voltaire.
- NAHOUM-GRAPPE V., GRAPPE M., 1991, Boire dans les milieux de 'grande pauvreté', en France 1990-1991, *Cahiers de l'IREB*, 10, 58-63.
- NAHOUM-GRAPPE V., GRAPPE M., 1993, Alcool et 'grande pauvreté', *Cahiers de l'IREB*, 10, 155-159.
- NATHAN, T., 1989, Bacchus est alcoolique et le grand Pan est mort (préface), in LE VOT-IFRAH C., MATHELIN M., NAHOUM-GRAPPE V., *De l'ivresse à l'alcoolisme. Études ethnopsychanalytiques*, Paris, Dunod, 5-11.
- POMMIER F., 1998, Précarité du désir, in LEBAS J., CHAUVIN P., *Précarité et santé*, Paris, Flammarion, 171-174.
- SCHWARTZ O., 1990, *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF.
- STETTINGER V., 2001, *Le métro, le café, la maison. Triptyque d'une sociologie de la précarité*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris VII, octobre.
- VERRET M., 1996 (1988), *La culture ouvrière*, Paris, l'Harmattan.

Building up a softer reality

Action ways in precariousness

Summary

Lacking important resources necessary to live in society, individuals in precariousness conditions use tricks that release them from social constraints. Specific actions ways allow them to build up a softer reality that conciliates their low resources and the requirements of social life. These individuals are conscious that these action ways are marginal and are punished by the society but they guess that their live is temporary and that one day they will live like anyone.

KEYWORDS: PRECARIOUSNESS, POVERTY, SOCIAL CONSTRAINTS, ACTION WAYS, ESCAPE MECHANISMS, RECOGNITION, NORMALITY